

Mardi 20 février 2017 20h00 [GMT + 2]

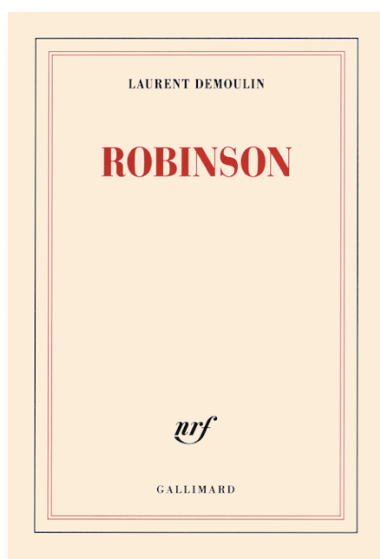
NUMERO 626

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr



Renaissance de Robinson (In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs



Non loin de Beaubourg, le 2 février dernier, Laurent Demoulin rencontrait son public, au centre de Wallonie – on y trouvait jadis une carte postale déclarant : « En France, un écrivain français sur deux est belge ».

Laurent Demoulin, poète et essayiste, enseignant à l'Université de Liège et spécialiste de Francis Ponge, publie aujourd'hui dans la collection blanche de Gallimard un livre hors genre dont la couverture arbore un blanc invisible, une rature effacée qui regarde le lecteur désireux de classer l'ouvrage¹. Ni roman, ni fiction, ni récit : barrez-moi cette qualité que je ne saurais voir.

L'auteur confie que son manuscrit s'est longtemps intitulé autrement, et n'a précipité en livre qu'au moment où il entendit, par hasard, prononcer le nom de Robinson.

Sa première page est un poème, composé de trois tercets et d'un quatrain, qui s'adresse à Robinson, avant qu'il ne devienne un personnage, le personnage répondant *au* ou *du* nom de Robinson.

Robinson est le nom sur lequel l'écrivain prend appui pour découper le monde en deux classes : celle des *oui-autistes*, et celle des *non-autistes*. Ainsi réinvente-t-il la dialectique, à partir d'une forclusion. Le narrateur, père de Robinson, appartient à la seconde et y côtoie les autres personnages qui passent : frères et sœurs, amis, voisins ou simples congénères, seuls ou rassemblés. Il crée pour le fils la première, pour lui et ceux qui, « comme lui », se tiennent ailleurs que là où « comme » signifie.

Robinson paraît ainsi, premier, tel que le regard de son père le porte. Mais aussi dans les éclipses inévitables de ce regard. Que celui-ci soit un instant caduc, et un autre Robinson jaillit, le Robinson qui est parvenu à échapper au regard. Dans ce battement, l'un et l'autre s'étreignent et se repoussent.

Comment échapper à ce mouvement sans persévérer dans le dire qui court après un futur toujours antérieur ? Comment venir à bout de « la rage de l'expression » sans faire déchoir le dire même ? Tel semble, en filigrane, le désir de l'écrivain. « Vous le voyez, je ne dis pas : nous sommes des êtres parlants », disait Lacan aux Milanais en 1972, ajoutant « nous sommes dans le langage », ce que Laurent Demoulin démontre, la plume à la main funambule sur le fil de l'écriture.



Pas plus que Lacan il ne sait pourquoi, ni comment cela a commencé. Ce trou dans le savoir est le cœur palpitant du livre. Il en est la cause. C'est peut-être de ce trou que le narrateur demande à son Robinson raison, raison de dire quelque chose, lui, ne serait-ce que sous la forme d'une question, la question que ce Robinson lui pose, et qu'il pose à chaque lecteur désormais. La question que Robinson finit par incarner, au-delà du narrateur, pour le lecteur.

La question du « sans pourquoi » fait bégayer la cause, dégringoler de son piédestal le « beau-dire », pour ne plus laisser à chacun que le risque du dire à côté, et en faire une chance, ni suave ni amère.

Il ne peut être ici question de résumer le livre. Nous dirons seulement que la jubilation tragique qui le porte détonne dans le *déconcert* officiel contemporain sur l'autisme. Réservée, contenue, une prose poétique se saisit doucement et fermement de Robinson et le présente au lecteur. Il est et il n'est pas, un personnage, un avatar. Il est le mystère absolu du choix premier. Dire ou ne pas dire. Ou bien : dire et ne pas dire. Et encore : dire sachant que disant, « je » charrie l'indicible premier, qu'il écrive, peigne ou filme – Mariana Otero l'a démontré.

La question est orientée par un non-savoir radical et assumé comme tel. De l'aveu même du narrateur, et de sa volonté, il y a la beauté de Robinson. Robinson est beau comme un ange. Or, cet ange grandit, c'est perceptible dans les moindres scènes du quotidien, cela ne peut pas ne pas se dire car cela ne se perçoit pas, mais se sait, d'un savoir qui surmonte la réponse de la beauté, car il est question perpétuelle, qui cherche non son dénouement, mais un nouage inédit et qui tienne. Soudain, au singulier. Irrésorbable en aucune *comme-une-ôtée*.

C'est « pourquoi » l'écrivain a mis Robinson en scène, dans l'espace insaisissable du livre qui s'ouvre, s'effeuille et se referme selon le *tempo* propre à chacun. Le rideau se lève et retombe, laissant le lecteur aux prises avec l'obscurité qui n'en offre aucune autre que les images suscitées (ou non) par les mots que l'écrivain a agencés pour lui – entendez « lui » dans autant de directions qu'il y a de lecteurs, sans compter le premier lecteur que reste l'écrivain, toujours enrichi ou appauvri par ce que ses lecteurs lui renvoient, une fois le livre livré à son public, une fois lui-même délivré, délesté et devenu autre, à lui-même encore.

Je n'offenserai pas la pudeur de l'écrivain en rapportant ici ce que Laurent Demoulin a partagé avec son public, après que Thibaut de Montalembert² eut lu pendant une heure environ des pages du livre, à savoir qu'il est aussi le fils d'un psychanalyste belge, lacanien.



¹ Desmoulin L., *Robinson*, Gallimard, 2016. <http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Blanche/Robinson2>

² Thibault de Montalembert est un acteur français ex pensionnaire de la Comédie Française. Il joué notamment avec Patrice Chéreau et souvent au cinéma.

Trump : symptôme et fantasme

par Jorge Alemàn



Trump n'est pas un symptôme disruptif qui donnerait à voir la « vérité cachée » par l'hypocrisie démocrate assassine. Certes, le caractère spectaculaire et histrionique du personnage, comme son assertivité tonitruante, semblent lui donner cette apparence ; cela permet ensuite d'affirmer qu'il est un symptôme de la « crise néolibérale » du capitalisme, qu'il appelle à un retour aux sources keynésiennes, à porter un coup à la globalisation, qu'il annonce le démontage de l'appareil de guerre du complexe militaro-industriel, etc.

Un symptôme en dernier lieu est un trou dans le savoir, porteur d'une *vérité* à déchiffrer comme un hiéroglyphe. Mais en m'en tenant à la logique lacanienne – et je souligne *logique*, afin qu'on ne me m'affuble pas de l'intention de psychanalyser la politique ou de politiser la psychanalyse –, la catégorie qui correspond à Trump est celle du fantasme. La distinction entre symptôme et fantasme a été formalisée par Jacques-Alain Miller aux différents niveaux où elle opère.

Le fantasme, à la différence du symptôme, a une dimension trans-individuelle, qui ne produit aucune rupture, n'est porteuse d'aucune vérité. C'est bien plutôt la fixation d'un *mode de jouir* vers lequel convergent diverses inerties sociales et politiques, qui depuis longtemps en Amérique du Nord tendent à porter ce fantasme au « zénith du social ». Il n'y a aucune crise du capitalisme, ni du néolibéralisme, ni de la globalisation (qui n'est plus industrielle mais technologique et financière). Ce qui commence à s'accomplir irrémédiablement, c'est l'incompatibilité entre démocratie et capitalisme. Et c'est précisément le fantasme, en tant que dispositif identitaire, porteur de complétude imaginaire, gros du retour à une origine sans faille et du même coup d'une victimisation face à un Autre agresseur, qui prétend prendre en charge cette compatibilité impossible.

Par ce dispositif, régi par la *norme masculine* et ainsi totalement dévirilisé dans sa haine de la logique féminine du *pas-tout*, Trump essaie de s'occuper de ladite incompatibilité tendancielle qui sépare capitalisme et démocratie. Si cela fonctionne pour lui, le monde en aura rapidement des nouvelles.

Traduction Perrine Guéguen

Libéralisation du cannabis et overdoses

par David Briard



Dans la perspective des prochaines élections présidentielles françaises, les défenseurs de la libéralisation du cannabis montent au-devant de la scène médiatique pour faire valoir leur position¹.

Relation de cause à effet

Depuis trois ans, les États-Unis et le Canada sont confrontés à un nombre important d'overdoses mortelles au fentanyl, un analgésique 40 fois plus puissant que l'héroïne et 100 fois plus que la morphine.

Ce constat invite à rechercher un lien entre ces récents décès et le début de la légalisation du cannabis il y a trois ans dans trois États, le Colorado, l'État de Washington et l'Oregon, rejoints tout récemment par quatre autres, la Californie, le Maine, le Massachusetts et le Nevada depuis les dernières élections américaines². Cependant, tous ces États n'étant pas les plus concernés par l'épidémie mortelle au Fentanyl, on peut pas conclure à une relation causale³. Cela tendrait plutôt à justifier l'un des arguments mis en avant pour la légalisation du cannabis, à savoir que sa mise à disposition publique évite la consommation de drogues dures.

Certes, le développement des fermes produisant légalement le cannabis sur les terres américaines et non plus mexicaines a ouvert un marché noir de cannabis américain à prix plus bas dans les États voisins de ceux l'ayant libéralisé. Mais il ne suffit pas de dire que la Colombie Britannique, province du Canada la plus touchée par l'épidémie d'overdose au fentanyl, est limitrophe de l'état de Washington, ni que la Californie est l'État où les décès par overdose sont les plus importants – leur nombre demeure stable depuis la légalisation du cannabis –, ni que parmi les huit États américains les plus

touchés, deux viennent de libéraliser le cannabis et un troisième est limitrophe d'un autre État dans ce cas, pour fonder une relation de cause à effet statistiquement solide.



Stratégies mafieuses

Un travail peu relayé par les médias, réalisé par Don Winslow, très attaqué par les défenseurs de la libéralisation du cannabis, nous convie à la prudence. Son point de vue n'est pas considéré comme sérieux car il n'est qu'écrivain et romancier. L'auteur est pourtant grand connaisseur des cartels mexicains pour avoir publié sur ce thème *Savages*, *The power of the dog* et dernièrement *Cartel*, trois romans où se lisent et s'allient son attrait pour le genre « roman policier » et sa patiente fréquentation des dealers jusqu'à acquérir leur confiance. Dans un article paru en 2016, « *El Chapo and the secret history of the heroin crisis. And how legalization of marijuana in the US helped* »⁴, il relate l'histoire sur trente ans d'une mafia qui se réinvente au fur et à mesure de la succession des produits d'addiction et de leur rentabilité. Il constate que la libéralisation du cannabis et sa production par des fermes maintenant légalisées aux États-Unis a ruiné le trafic des dealers mexicains, ce qui était l'objectif poursuivi par les autorités. De ce fait, ces dealers se sont orientés vers la production de fentanyl – parfois même aux dépens de leur propre production d'héroïne. Le fentanyl a l'avantage de ne pas nécessiter de terrains pour la culture des plants : il est produit dans des laboratoires clandestins, souvent mexicains ou chinois. L'absence d'augmentation des prescriptions médicales de fentanyl indique bien l'arrivée de la drogue par des voies illicites.

On assiste à un véritable shunt du médecin qui pouvait se faire régulateur *via* une prescription du produit sur ordonnance. Les toxicomanes comme le simple initié (le phénomène peut toucher n'importe qui) sont facilement pris au piège du fentanyl tant son effet est redoutable. Le chanteur Prince par exemple est mort d'une overdose de ce dérivé opiacé, appelé « *green apple* » dans la rue. La prise orale est simple, mais elle est fatale lorsque le surdosage provoque une dépression respiratoire, à tel point que les policiers canadiens portent désormais sur eux un spray antidote de Naloxone.

Les facilités de production en laboratoire diminuent le coût tout en augmentant la rentabilité du produit par rapport à d'autres drogues. Le fentanyl s'avère en effet cinq fois plus rentable que l'héroïne, mais présente une irrégularité des concentrations due à sa fabrication artisanale. Ceci explique des vagues de décès dans un même secteur géographique. Cette drogue fera fi des frontières et des murs (celui projeté par Trump entre le Mexique et les États-Unis par exemple) car elle est inodore. On ne sait pas si des chiens dressés à la recherche pourront la reconnaître. Les comprimés peuvent facilement être commandés sur internet et adressés par voie postale. Si la production devient locale, les laboratoires seront introuvables car un local de 4 m² suffit et les composants nécessaires à sa fabrication ne sont pas encore interdits⁵.

D'un côté, les autorités lèvent l'interdit qui frappait le cannabis, ce qui cesse de faire de sa consommation une jouissance transgressive, de l'autre, l'interdiction est réintroduite par la course aux prohibitions pour traquer les réseaux de ces nouvelles drogues, notamment le fentanyl.



Une jouissance impossible à négativer

Lacan a d'abord fait une place à la loi (de l'Œdipe) comme « sentier tracé »⁶, ainsi sa transgression était-elle un appui donnant accès à la jouissance, mais du côté de la pulsion de mort. Dans le Séminaire XVII, il pense autrement la jouissance : « Ce que l'analyse montre [...], c'est [...] qu'on ne transgresse rien. Se faulxer n'est pas transgresser. [...] Qu'est-ce que ça paye ? [...] — sinon, justement, de la jouissance, dont il faut bien qu'elle aille quelque part. »⁷

« C'est, précise J.-A. Miller, une façon d'apercevoir en quel sens la jouissance n'a pas de contraire. Si elle est coordonnée à un symbole, il est impossible à négativer – en particulier par l'interdit. [...] La loi des législations existantes s'occupe à réguler la distribution des jouissances »⁸. Cette loi au sens légal, montre et distribue, c'est dire qu'elle trace une limite par rapport à l'impossible à négativer. Elle permet ainsi d'introduire dans bien des cas un Autre quel que soit son semblant, la médecine, la

justice, le social, voire le psychanalyste, soit la chance d'une rencontre à partir d'une jouissance transgressive.

Toutefois dans le Séminaire XIX ... *Ou pire*, Lacan indique que la transgression fait petite figure face au réel : « Figurez-vous, que la transgression, ça ne tient pas quand il s'agit du véritable impossible [...]. Cet impossible [...] ne se transgresse pas. »⁹

Ainsi les politiques de libéralisation confrontent-elles le sujet directement à sa propre responsabilité à sa propre limite, soit au réel. Les cartels, à qui on a voulu ôter un marché, ne sont qu'un circuit de jouissance, conséquence d'un réel qui insiste. À court de trafic cannabinoïde, les laboratoires clandestins rendent vite disponibles toutes sortes de nouvelles drogues. Au Canada, où le fentanyl avait quelque retard, est arrivé sur le marché, le W-18¹⁰ qui serait 10000 fois plus actif que la morphine pour servir une adolescence en mal de consommation.

Une économie de la jouissance

L'échec dans la lutte contre les drogues n'est pas tant celui du contrôle du trafic que celui de la limitation d'une jouissance. Trois romans sur la jeunesse américaine plongée dans la drogue des années 1960 et 1970 – *Crans Montana*, *The Girls* et *California Girls* – illustrent le fait que la prohibition légale ne permet pas un changement de régime de jouissance. La distribution de la jouissance par les lois ne concerne pas « l'économie de la jouissance ».

Dans un article qui porte ce titre, J.-A. Miller rappelle ceci, avec quoi nous concluons et qui laisse un espoir pour l'analyse sous transfert de sujets addicts à diverses drogues : « Bien que j'aie abondamment glosé [...] sur ce dernier enseignement [de Lacan], je pourrais, pour en donner le nerf, adopter cette formule d'*économie de la jouissance*. Ce n'est pas une invitation à être économe, mais à tenter de clarifier la distribution de cette jouissance : sa distribution dans le symptôme et dans le fantasme, sa distribution dans la parole et dans le corps. »¹¹

¹ <http://www.lepoint.fr/presidentielle/les-primaires/sylvia-pinel-la-legalisation-du-cannabis-une-question-de-sante-publique-22-12-2016> et « A Paris les overdoses se sont démocratisées », *Le Monde*, 3 janvier 2007.

² http://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2016/11/14/la-legalisation-du-cannabis-l-enjeu-oublie-des-elections-americales_5031091_4355770.html

³ Centers for Disease Control and Prevention. Increases in Drug and Opioid Overdose Deaths, United States, 2000-2014. <https://www.cdc.gov/mmwr/preview/mmwrhtml/mm6450a3.htm>

⁴ <http://www.esquire.com/.../heroin-mexico-el-chapo-cartels-don-winslow>

⁵ Cf. Parlement du Canada. Débat de la Loi S-225, modifiant la Loi réglementant certaines drogues et autres substances. <http://www.parl.gc.ca/content/sen/committee/421/LCJC/52661-f.HTM>

⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique*, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, 1960, p. 230.

⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, 1969, p. 19.

⁸ Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *La Cause freudienne*, n°77, février 2011, p. 158.

⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... *Ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, 1972, p. 118-119.

¹⁰ <http://www.macleans.ca/news/canada/a-new-drug-more-toxic-that-fentanyl-hits-the-streets-in-alberta/>

¹¹ Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *op. cit.*, p. 146-147.

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francoboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francoboizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ **Erreur ! La référence de lien hypertexte est incorrecte.** ▪ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▪ responsable : éric zuliani

▪ pjpolnews@europsychoanalysis.eu ▪ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable : marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▪ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▪ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▪ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▪ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▪ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▪ moderator : patricia badari ▪ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• À l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour une publication dans *Lacan Quotidien* sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposer un article",

Sous fichier Word ▪ Police : Calibri ▪ Taille des caractères : 12 ▪ Interligne : 1,15 ▪ Paragraphe : Justifié ▪ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique **Critique de Livres**, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.

